

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE. Par an, (payable d'avance) \$ 5.00. Par an, (payable durant l'année) 6.00.

L'ÉVÉNEMENT

JOURNAL QUOTIDIEN

Editeur-Propriétaire et Rédacteur en chef: HECTOR FABRE

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes, première insertion \$ 0.50. Chaque insertion suivante 0.125.

Les annonces déposées à Montréal, chez Fabre et Gravel, avec ordre de publication, sont insérées dans le numéro du lendemain.

Bureaux à Québec, No. 1, rue Buade, à côté du Bureau de Poste.

Succursale à Montréal, Fabre et Gravel, libraires, rue St. Vincent.

QUEBEC.

LUNDI, 30 DECEMBRE 1867.

Mort du Président du Conseil Privé.

Ottawa, 30 décembre. L'hon. M. Fergusson Blair, président du Conseil Privé, est mort cette nuit.

A la séance d'aujourd'hui, M. Cauchon s'efforcera d'expliquer comment il se fait qu'il n'a pu réussir à former un ministère, en juillet dernier.

Nous espérons qu'aucun détail important ne sera omis de ce récit destiné à devenir historique, et que l'ex-premier ministre n'oubliera pas de nous dire pourquoi il ne voulait point accepter de salaire, ni surtout de nous expliquer la visite inopinée de MM. Cartier et Galt à Québec, au moment décisif des négociations, et leur départ précipité aussitôt que le ministère Cauchon a été à terre.

M. Cauchon est tenu de ne rien cacher et le pays a le droit de tout savoir.

Comme nous l'avions fait remarquer, en passant, M. Cauchon avait retenu son siège à gauche. Était-ce inadvertance, comme il le dit, ou menace à l'adresse du gouvernement, comme nous le pensons. L'important est de savoir qu'il n'y est pas resté et qu'il a pris son siège immédiatement derrière les ministres, en sujet soumis.

Notre propre impression est que M. Cauchon a eu peur de ce qu'il avait fait et qu'il a reculé. D'autres disent que c'est le gouvernement qui a fait les frais du transfert de gauche à droite. Si c'était le cas, le gouvernement serait volé; il se serait volontairement privé d'une force réelle, d'un gage de popularité: l'hostilité de M. Cauchon, et nous le regretterions pour lui.

La chambre n'a siégé que pour la forme samedi. C'est aujourd'hui qu'aura lieu véritablement la première séance.

Après les affaires de routine, on ne s'est occupé que de la question de l'ajournement.

Le gouvernement proposait d'ajourner au 8; plusieurs députés auraient désiré un plus long ajournement.

La décision de cette importante question a été remise à aujourd'hui.

Le gouvernement se propose, dit-on, de faire fixer à \$300 l'indemnité des membres de la législature.

Il y aura sans doute uniformité sur ce point entre les diverses législatures locales du Domaine.

Dans le discours d'ouverture du Lieutenant-Gouverneur Stisted, la province d'Ontario se félicite d'être séparée de la province de Québec.

A ce langage aimable, nous remercions M. Sandfield Macdonald. Pour n'être pas en reste de bons procédés, il faudrait dire au Haut-Canada que nous sommes également enchantés de ne plus faire ménage ensemble. Mais nous sommes plus polis que les haut-canadiens, et nous nous contentons de le penser.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE DES ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

En annonçant les entretiens philosophiques de M. l'abbé Chandonnet, nous avions promis d'en donner un compte-rendu autorisé. Nous sommes en mesure de remplir cette promesse.

L'analyse des cinq premières conférences que nous commençons à mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs, est la seule en tous points authentique, la seule autorisée. On aura ainsi, sinon l'expression, du moins la pensée du conférencier avec les développements qui lui paraissent nécessaires pour la faire bien entendre. M. Chandonnet n'écrit point ses conférences; ceci n'est donc point le texte, mais une analyse exacte.

Nous avons assisté avec le plus vif intérêt à ces conférences, qui ont donné le signal d'un véritable mouvement intellectuel, d'un réveil littéraire à Québec. Depuis que M. l'abbé Chandonnet a commencé ses entretiens philosophiques et que l'on a vu réuni autour de sa chaire un auditoire d'élite, le goût des lectures a repris parmi nous, et nous pourrions bientôt rivaliser sous ce rapport avec la population anglaise de notre ville.

Personne n'était mieux placé que M. l'abbé Chandonnet pour donner l'exemple, le branle à un tel mouvement, et les classes lettrées, la jeunesse studieuse, lui sont profondément reconnaissantes de l'initiative qu'il a prise.

Quant aux entretiens philosophiques mêmes, nous ne ferons que constater le brillant succès qu'ils ont obtenu. Le conférencier a su répandre sur ces graves et arides matières un intérêt qui ne s'est point ralenti un instant. Il a attaché l'auditoire à son sujet autant qu'à sa parole, et l'effet moral a été égal au plaisir intellectuel.

M. l'abbé Chandonnet possède à un haut degré l'art de la parole. On sent qu'il a entendu les maîtres, et que déjà lui-même il est un maître. La mesure et la force dans la pensée, la clarté dans l'expression, cette animation, cette ardeur qui donnent la vie aux idées et qui font participer l'auditoire aux sentiments de l'orateur aussi vivement que lui-même: il possède toutes ces qualités que rien ne supplée et sans lesquelles il n'y a point de talent véritable.

Nous avons voulu seulement marquer

ici en deux mots le caractère particulier et le succès considérable de ces entretiens philosophiques, et nous nous hâtons de faire place à la première partie de l'analyse: Monseigneur, Messieurs,

Nous commençons aujourd'hui une série de conférences philosophiques que la providence bénira, je l'espère, et nous permettra de conduire à bonne fin.

Mais avant tout, il paraît nécessaire de déclarer, et assez nettement pour être bien compris, deux points qui importent: je veux dire ce qu'elles sont et ce qu'elles ne sont pas. Sont-elles un cours? Non, messieurs; encore moins un cours complet, un cours régulier et méthodique. Sont-elles des leçons? Non plus. La leçon suppose le professeur, et je n'ai pas ce titre. Je n'oserais l'ambitionner ni, en tous cas, m'en parer en votre présence.

Ce sont des entretiens, des conversations philosophiques, plus ou moins familières, quelque chose d'analogue, si l'on veut, à ce que les anciens, par une certaine exagération de langage, auraient appelé chez eux symposies, par exemple, un rendez-vous de pensées amicales. Elles ne tiennent, cela est évident, à aucune institution, pas même à celle où nous sommes réunis ce soir. L'humble école ne saurait prétendre à la sublimité d'une chaire, ni à la haute et difficile mission d'intéresser le public. Jamais elle n'a pu songer à l'honneur de devenir un centre, ni ne s'est imaginé que c'était elle qui vous réunissait, pas plus qu'elle ne croira devenir l'Institut-Canadien ou participer à son éclat par le fait que celui-ci veut bien donner dans cette salle ses savantes conférences. Dans nos réunions tout est donc particulier, personnel, isolé, par conséquent inoffensif. Tout y est libre, précaire, éphémère; rien n'y est déterminé, pas même la durée de leur vie. C'est avec votre initiative qu'elles naissent, c'est avec elle qu'elles cesseront.

Cependant, messieurs, cette initiative, toute flatteruse qu'elle soit, dont je vous remercie sincèrement bien qu'elle m'engage, cette initiative, en face de plus d'une raison qui me conseillaient de me taire, n'aurait pas, si elle fut restée seule, suffi à me faire prononcer ce petit mot qui coule si vite et engage tant: Oui. Mais au dessus d'elle, messieurs, et au dessus de toutes ces raisons, il y a une voix, une voix que nous vénérons et chérissons tous, depuis longtemps, et de plus en plus à mesure qu'elle s'élève. Cette voix, j'ai dû la consulter et l'entendre; c'était nécessaire, mais cela suffisait. Or, je suis heureux de la déclarer ici publiquement, Monseigneur l'Archevêque a bien voulu, non-seulement permettre et approuver, mais encore encourager nos réunions. Sa présence à la tête de cette noble assemblée est une preuve. En votre nom, messieurs, et au mien, je demande la permission de présenter à Sa Grâce nos plus humbles remerciements et de lui assurer que si nous sommes extrêmement honorés de la faveur protectrice qu'Elle nous accorde, nous ne serons pas moins empressés de rendre et de tenir toujours aux pieds de sa magistrature divine, les plus humbles comme les plus hardis mouvements d'une science libre, il est vrai, mais sujette à s'égarer.

Cela est évident. Mais il y a plus. Comment définir la philosophie si l'on ne sait d'abord que la philosophie existe? Et comment saura-t-on qu'elle existe, si l'on n'a sondé d'une main ferme la puissance de la raison? Oui, à cette question suprême: Existe-t-il une science philosophique, il n'y a qu'une seule réponse possible: Oui, si la raison seule peut quelque chose; non, si elle ne peut rien; à moins que l'on ne s'obstine à dire que la philosophie n'est que la théologie, que ces deux mots ne signifient qu'une seule chose, et que la première, au défaut de la raison seule pour principe, ne saurait en avoir un qui lui soit propre. Nous y revenons.

Qu'est-ce que peut la raison? En abordant cette question capitale, nous nous trouvons immédiatement en face de deux partis extrêmes, l'un qui étend cette puissance au delà de ses limites naturelles, l'autre qui la restreint dans des bornes trop étroites; l'un donne trop à la raison, l'autre, trop peu. Pourquoi? Oh! les causes de ces extrêmes malheureux sont faciles à reconnaître. Sans doute, il est humain de tomber quelquefois dans l'erreur involontaire; mais ici, sur ce point délicat de sa valeur, la raison aime en quelque sorte à s'illusionner. Vous le voyez à mesure que nous avançons, si l'on exagère les forces de la raison, c'est bien moins par ignorance que par orgueil, jalousie de sa propre indépendance, horreur instinctive de l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente.

On la dénigre au contraire, on étale ses faiblesses avec complaisance, on rétrécit ses limites, on lui refuse tout ou presque tout, parce qu'on a peur de ses forces. On redoute même la vérité; la crainte de l'abus rend pusillanime et jette dans un despotisme qui s'allie beaucoup plus qu'on ne pense avec l'orgueil du jugement privé.

Sous ces auspices, je commence, messieurs, avec confiance, avec l'espoir que vous m'accompagnerez jusqu'au terme, —et ce terme n'est pas loin,— que la sécheresse, la gravité, l'apparente sévérité des matières philosophiques ne sauront point rebuter vos intelligences vives et courageuses, et que, malgré des prévisions dont j'aurais tort de me flatter, vous ne laisserez pas à mes efforts, tout faibles qu'ils vous paraissent, l'ennuyeuse conviction d'avoir été inutiles.

Notre premier sujet, qui nous occupera plus d'un jour, sera la puissance de la raison humaine, considérée, sinon dans sa complète extension, du moins relativement à certains points qui importent d'avantage et qui contiennent le secret de presque tous les problèmes philosophiques: par exemple, puissance de la raison au point de vue de l'origine de ses connaissances, au point de vue de ses principes de certitude, au point de vue de la nature et du nombre de vérités qu'elle peut se démontrer seule à elle-même.

Mais pourquoi donner à cette question le pas sur toute autre? On ne le voit pas. N'aurait-elle même plus raisonnable, par exemple, de commencer par définir la philosophie, la faire connaître clairement en elle-même, l'isoler de tout ce qui n'est pas elle, en un mot, prendre mon personnage, le produire à la lumière, écarter tous ceux qui lui ressemblent, le tirer par là de la confusion de la multitude? Alors, un mot sur le rôle important qu'il joue dans le monde; exhiber ses titres de noblesse; ce serait à la fois politesse, en quelque sorte, justice et réclame.

Eh bien! messieurs, j'ai cru cependant qu'au début d'une campagne philosophique où c'est naturellement la raison qui met le pied sur son terrain, qui marche, qui explore son domaine et calcule ses richesses, il convenait plus encore de l'arrêter un instant pour l'interroger elle-même et lui demander: Que peux-tu faire? Aux termes de l'Évangile, en face d'un travail plus facile que celui qui se rattache à l'édifice des vérités naturelles, cette question des moyens était au moins prudente. Pour un certain nombre d'hommes accoutumés à tout mêler, à tout confondre, la science naturelle avec la foi, la nature avec la révélation, —et de ces hommes il y en a toujours trop, — cette question de la puissance de la raison est plus que prudente, elle est d'une absolue nécessité.

Et maintenant, comment définir la philosophie si l'on ne sait d'abord que la philosophie existe? Et comment saura-t-on qu'elle existe, si l'on n'a sondé d'une main ferme la puissance de la raison? Oui, à cette question suprême: Existe-t-il une science philosophique, il n'y a qu'une seule réponse possible: Oui, si la raison seule peut quelque chose; non, si elle ne peut rien; à moins que l'on ne s'obstine à dire que la philosophie n'est que la théologie, que ces deux mots ne signifient qu'une seule chose, et que la première, au défaut de la raison seule pour principe, ne saurait en avoir un qui lui soit propre. Nous y revenons.

Qu'est-ce que peut la raison? En abordant cette question capitale, nous nous trouvons immédiatement en face de deux partis extrêmes, l'un qui étend cette puissance au delà de ses limites naturelles, l'autre qui la restreint dans des bornes trop étroites; l'un donne trop à la raison, l'autre, trop peu. Pourquoi? Oh! les causes de ces extrêmes malheureux sont faciles à reconnaître. Sans doute, il est humain de tomber quelquefois dans l'erreur involontaire; mais ici, sur ce point délicat de sa valeur, la raison aime en quelque sorte à s'illusionner. Vous le voyez à mesure que nous avançons, si l'on exagère les forces de la raison, c'est bien moins par ignorance que par orgueil, jalousie de sa propre indépendance, horreur instinctive de l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente.

On la dénigre au contraire, on étale ses faiblesses avec complaisance, on rétrécit ses limites, on lui refuse tout ou presque tout, parce qu'on a peur de ses forces. On redoute même la vérité; la crainte de l'abus rend pusillanime et jette dans un despotisme qui s'allie beaucoup plus qu'on ne pense avec l'orgueil du jugement privé.

Si l'on me demandait maintenant, messieurs, lequel de ces deux extrêmes je préfère, je répondrais que je les déteste tous deux. Et s'il est possible de pousser ici la haine d'un côté plus que de l'autre, je déclare franchement que si je blâme ceux qui flâtent la raison de l'homme, je ne saurais jamais pardonner à ses colporteurs. Ce n'est pas ici une question d'instinct ou de goût, c'est principe.

Pourquoi? Parce que l'erreur est égale, de quelque côté que l'exagération se produise; parce qu'elle est également fatale. Un exemple entre mille. — Les rationalistes parlent au nom de la raison philosophique; ce qu'ils revendiquent, c'est non-seulement son existence, sa distinction, sa légitime liberté d'action, mais son indépendance absolue, sa suprématie, sa souveraineté universelle, en face non-seulement des sciences naturelles, mais encore de la science surnaturelle de la révélation. De là, négation de la révélation, abolition de la foi. Les traditionalistes au contraire, sans néanmoins les comprendre tous, ont pris en main la cause de la révélation; c'est plus qu'une lutte, c'est une réaction. Vous niez, disent-ils, la révélation surnaturelle, vous détruisez la foi; eh! bien, nous soutiendrons que sans cette même révélation la pensée humaine est impossible, et que le premier acte de l'homme est un acte de foi. Or, messieurs, que suit-il de là? Que la pensée humaine est morte, la foi impossible, la révélation surnaturelle inutile, puisque en effet le mot, dont la signification est arbitraire, ne saurait a priori conduire à l'idée, et que l'acte de foi ou d'adhésion à une vérité sur témoignage exige essentiellement la précession de plusieurs connaissances. Dans les deux cas, la conséquence est donc, sinon absolument la même, du moins également fatale. Cela est presque évident. Dans tous les cas, nous exposerons clairement ce point bientôt: le traditionalisme détruit simultanément la science et la foi.

Entre de pareils extrêmes, toute entente, toute conciliation devenait impossible: car la conciliation véritablement digne de ce nom ne se fait pas sur le terrain mobile de l'erreur, mais sur la

terre ferme de la vérité. Aussi l'Église a-t-elle proscrit les deux erreurs.

Enfin, laissez-moi ajouter, que je déteste la politique des détracteurs de la raison pour un autre motif; c'est que dans l'Évangile, et cela m'a toujours frappé, les plus graves reproches, les expressions les plus dures tombées de la bouche de l'Homme-Dieu, regardent ces hommes qui ajoutent à la loi, et grossissent le fagot destiné aux épaules de leurs frères.

Tenons-nous toujours, messieurs, dans ce milieu qui est la vertu, par conséquent la vérité. Ce n'est pas à tort que les anciens et la philosophie populaire ont donné vogue à l'axiome in medio stat virtus. — J'entends non pas le milieu qui participe aux vices des extrêmes: ce serait une autre erreur; mais le milieu qui évite leur mal, les vices contraires, l'excès et le défaut. (A continuer.)

CORPS LEGISLATIF.

INTERPELLATIONS SUR L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE.

M. Emile Ollivier. — Messieurs, il est des circonstances dans lesquelles le patriotisme interdit d'insister beaucoup sur la discussion des affaires extérieures de son pays; d'autres, au contraire dans lesquelles il exige qu'on insiste beaucoup. Je crois que nous sommes dans ce cas. C'est pourquoi, malgré l'intérêt passionné avec lequel vous avez suivi les débats de ces jours derniers, je vous demande la permission de vous faire entendre quelques explications très brèves. Mon intention n'est pas de discuter, mais de préciser et d'interroger.

Dans toutes les situations, qu'on regarde à l'intérieur et à l'extérieur, toute politique a un caractère dominant qui flue en dégageant et indiquant. Or, si par la réflexion on cherche le caractère dominant de la conduite de notre gouvernement dans les affaires extérieures, on peut le formuler ainsi: une agitation confuse aboutissant à l'impuissance. (Mouvements divers.) En effet, regardez autour de vous, examinez les pratiques de tous les peuples qui ont une grande politique extérieure, vous verrez que tous se signalent par ceci: qu'ils adoptent un principe net, certain, déterminé, et qu'ils ont un mystère pour personne. Le moindre citoyen de la nation connaît ce principe, l'adopte, le défend, le proclame. Quant à l'office du gouvernement, il est tout autre, il cherche des moyens accommodés aux circonstances pour faire triompher le principe national. Dans cet office, qui appartient à la diplomatie, il ne faut pas intervenir par des interrogations indiscrètes et, à condition qu'une véritable responsabilité l'accompagne, il ne faut pas hésiter à accorder de la confiance.

Dans un principe que tous connaissent, des moyens que le gouvernement choisit et qu'il dévoile, lorsqu'il lui plaît. Certainement, quand Pitt et tous ces grands ministres anglais montaient à la tribune et lorsqu'ils défendaient leur politique, l'âme du pays vibrât dans leur parole, et la discussion ne portait que sur la question de conduite. Sommes-nous en France dans une telle situation? Est-ce ainsi que se conduit notre gouvernement? L'honorable M. Thiers a dit avec esprit: "Vous avez une politique vicieuse. Aujourd'hui nous n'en avons plus." Je ne suis pas de cet avis. Le défaut du gouvernement, ce n'est point de n'avoir pas une politique, c'est d'en avoir plusieurs.

Sur chaque question, il y a au moins deux portes pratiquées qu'on ouvre jamais tout à fait, mais qu'on entrouvre discrètement de temps à autre. (On rit.) Et alors même qu'on semble se décider avec le plus de résolution, on n'enlève jamais toute espérance à l'opinion que l'on paraît désert.

Feuilleton de L'ÉVÉNEMENT DU 30 DECEMBRE 1867.

LE ROMAN DES MÈRES

Mais tout bas tu ajoutés, petite scélérate: M. de Genesty est un homme bien charmant. Emma, toute rougissante, cacha son visage contre le sein de sa mère adoptive.

—Allons, dit celle-ci, à notre toilette! car, sans être sorcière, je présume que le baron en personne viendra aujourd'hui même, à la suite de son ambassadeur.

Juliette Cazot avait vu se réaliser enfin son rêve d'ambition. L'autel avait entendu son serment lorsque, richement parée, elle était venue sagenouiller auprès du général comte de Rompac, grand-croix de la Légion d'honneur, de l'Aigle noir de Prusse, etc., etc., commandant d'une importante division militaire.

Tout le faubourg Saint-Germain assistait à ce brillant mariage. Les heureux ne manquaient jamais de témoins. Le soir même de la cérémonie, les nouveaux époux étaient partis pour leurs terres d'Auvergne.

Un autre événement de famille avait eu pour théâtre la rue de la Paix. Une petite fille était venue par sa naissance combler les vœux de M. et Madame Zœhler. Des la première minute, cha-

cun avait été frappé de sa beauté. Au bout de huit jours elle était si charmante qu'on ne pouvait la voir sans jeter un cri d'admiration. A un mois c'était un bijou, comme disaient les amis du joaillier.

Charlotte semblait ne plus vivre que dans l'adoration perpétuelle pour sa petite Elisabeth. Elle la couvait des yeux, elle la mangeait de caresses. Et que de paroles d'amour, comme si l'enfant pouvait l'entendre! et ses démonstrations presque idolâtriques! et ses craintes d'accidents! et ses recommandations aux domestiques! Excusez cette folie chez une femme qui jamais n'avait eu d'enfant, et qui même avait cessé d'espérer le bonheur immense de la maternité.

Mais, dira-t-on, madame Zœhler avait voué une affection exclusive à un être faible qui, sans elle, eût péri peut-être de froid et de faim; mais elle l'avait entouré de soins, comblé de tendresse; mais elle avait été jalouse de l'amour d'Eugène.

Tout cela est vrai, parfaitement vrai. Seulement, le rôle de la bienfaitrice se terminait forcément le jour où elle devenait réellement mère. En donnant naissance à une fille, Charlotte sentit qu'elle n'aurait jamais assez de baisers, de contemplation pour son Elisabeth.

Que resterait-il alors à Eugène? —Ce qui lui resterait? — la fidélité dans l'exécution d'un contrat volontaire, c'est-à-dire une protection bienveillante et généreuse.

On l'avait nourri; maintenant on veillerait à son éducation.

Il avait en le nid; maintenant, il aurait le lycée.

Peut-être, l'année précédente, se fût-on réjoui de l'idée d'une séparation, et eût-on rejeté avec indignation les conseils des gens qui se seraient permis de dire: "Il faut faire commencer ses études à cet enfant."

L'éloigner! le fatiguer! Ah! grand Dieu. Or le temps et les événements avaient marché, le véritable héritier avait pris la place.

Qui sait même si la présence du jeune garçon ne constituait pas pour Charlotte une sorte de gêne; si Charlotte n'allait pas jusqu'à se reprocher comme un tort fait à sa fille la moindre caresse accordée au fils adoptif? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était devenue très avare de démonstrations et qu'en envoyant Eugène se coucher, elle se bornait à lui adresser de la main un petit signe protecteur.

Quand à M. Zœhler, il était trop à la joie de contempler la fillette pour s'occuper du garçon. Aussi n'opposait-il aucune résistance lorsque Charlotte lui dit un jour: —Mon ami, il se fait temps que nous donnions à Eugène une direction utile. Ce pauvre orphelin ne possède rien; il faut que par son travail, son intelligence, sa bonne conduite il se crée un jour une carrière indépendante. Plus tôt il sera élevé et placé, mieux nous aurons rempli envers lui notre tâche.

Autrefois Charlotte n'eût pas dit d'Eugène qu'il ne "possédait rien." Autrefois elle eût dit: "Eugène doit travailler pour devenir un homme remarquable," mais elle eût ajouté avec

orgueil: "Notre fortune lui permettra de choisir sa carrière."

Cependant cette femme était bonne, charmante, affectueuse, charitable. Mais toutes ces qualités venaient d'être obliérées par une passion exclusive et en quelque sorte jalouse d'elle-même. S'imaginait-on qu'Eugène ne se fût pas aperçu d'un changement si subit et si complet?

Il remarqua que sa joue et son front ne recevaient plus de baisers; il remarqua que s'il s'approchait du berceau de la petite et semblait vouloir la caresser, madame Zœhler paraissait inquiète et fronçait le sourcil. Le soir, assis à la table de famille, s'il s'absorbait dans la lecture, on ne lui adressait plus de temps en temps de ces petits mots d'encouragement qui sont la meilleure récompense de l'écolier studieux.

Alors il advint ceci au jeune garçon qui palissait sous l'étreinte d'un chagrin dont il ne confiait rien à personne: c'est que sa mémoire s'éclaira d'une lueur soudaine et lui montra dans le passé la femme qui avait dit de lui: Je suis sa mère!

Il se mit à y penser, il y pensa beaucoup, et peu à peu l'image de Pauline revint devant ses yeux, — l'image décolorée de la malheureuse créature qu'on avait jetée à la porte pour la punir des témérités de sa tendresse.

Un soir, Charlotte lui dit: —Eugène, tu es arrivé à l'âge où il faut se mettre à travailler sérieusement. J'ai à t'apprendre une bonne nouvelle. Tu vas devenir un lycéen, un grand garçon!... Demain matin, M. Zœhler doit te conduire à Orléans, où tu seras parfaitement.

Le fils adoptif était resté stupéfait. —Quoi! répondit Charlotte, n'es-tu pas content?

—Pardonnez-moi, je... Et il fondit en larmes.

—Là, dit-elle avec humeur, voilà bien les enfants! On s'occupe de leur bonheur, et c'est ainsi qu'ils vous récompensent!

Eugène avait saisi le sens du reproche. Il fit effort pour ne plus pleurer. Toutefois il ne pouvait contenir les sanglots qui, par intervalles, s'échappaient de sa poitrine.

—Mon ami, dit madame Zœhler à son mari, fais-lui entendre raison. La moindre émotion m'est nuisible, tu le sais. Je remonte auprès de ma fille. Occupe-toi d'Eugène.

—Ya, ya, je vais m'occuper de lui et il me comprendra facilement.

Charlotte posa le pied sur la première marche de l'escalier qui menait à l'entresol. Là, elle eut comme un remords de quitter si froidement celui qu'elle avait tant aimé.

Elle l'appela du geste et lui ouvrit ses bras, où il se précipita en s'écriant: "Maman!" d'une voix déchirante.

Ce transport navra Charlotte. —Sa maman!... Ah! pauvre petit!... Et elle se déroba à l'étreinte de l'enfant.

L'honnête Allemand entreprit une longue harangue pour consoler le jeune garçon. Il la termina par cette assurance: —Tu vas bien t'amuser en voyage; c'est moi qui te conduirai. Va, ça sera bien gentil.

Cette monotone mélodie eut pour

effet de calmer Eugène. Il sécha ses larmes et se prit à penser... autant qu'on peut penser à son âge. Et, à travers tout, lui revenait l'image et l'accent de la femme qui avait dit: —Je suis sa mère!...

A mesure que les jours se succédaient, le nombre des personnages de ce récit allait diminuant.

Joseph Martel vivait à Rome, entre l'étude assidue et le souvenir mélancolique.

Eugène était devenu un bon élève en son lycée d'Orléans.

Madame de Rompac trônait dans son chef-lieu de province.

Le baron de Genesty, rangé en apparence, continuait son petit train de vie, quoique très assidu chez les Morandot. Il s'était pris pour Emma, sinon de l'amour profond et passionné qu'elle méritait d'inspirer, du moins d'un certain intérêt affectueux.

C'était pour le brillant dandy une nouveauté fort appréciable que ce commerce presque quotidien avec un être pur et naïf qui ouvrait des yeux étonnés et ravis à ses moindres paroles et l'admirait de confiance.

Laplomb qu'il déployait lui tenait lieu de supériorité réelle. Athénais voyait d'avance avec orgueil la haute administration ou la diplomatie s'ouvrir pour son genre.

Pour mieux capter sa future belle-mère, le baron lui avait fait connaître quelques-uns de ses intimes qui avaient daigné accepter le dîner de M. Morandot.

ALFRED DES ESSARTS (A continuer.)

ment dans la matière où il faut le plus d'unité, à n'en avoir aucune.

Il y a d'abord une politique qui fait l'empereur, à côté de cette politique, il y a celle du ministre des affaires étrangères; à côté de celle-ci se trouve celle qui défend et fait en parlant M. le ministre d'Etat. (Bruit divers.—Approbation à la gauche de l'Orateur.)

Après ces trois politiques, il en est une quatrième: c'est celle qui fait la diplomatie française par les opinions qu'elle exprime au dehors. Toutes ces idées diverses se croisent, se heurtent, se contredisent, se gênent et s'annulent réciproquement.

Il suffit pour s'en convaincre, de fixer son attention sur les affaires d'Allemagne et d'Italie. Voyons d'abord l'Allemagne. On pourrait avoir sur l'unité allemande des opinions différentes. Mais ce qu'on était en droit d'exiger, c'était qu'on eût une opinion et qu'on la suivit avec intelligence et fixité. Qu'est-il arrivé? Les affaires allemandes éclatent. La Prusse et l'Italie commencent une alliance. Quelle est l'attitude du gouvernement français? L'approuve-t-il ou la blâme-t-il? Est-elle faite pour lui, contre lui? L'année dernière, M. le ministre d'Etat, avec cette énergie d'affirmation à laquelle vous ne résistez jamais, (Bruit) déclarait: "Nous nous sommes opposés à l'alliance de la Prusse et de l'Italie. Depuis le 3 mai, jusqu'en juillet, nous avons dissuadé l'Italie de vouloir la guerre. Par conséquent, les événements de l'Allemagne n'ont pas été inspirés et voulus par nous, et ils ne sont pas contre nous ils se sont produits sans nous."

La réalité est absolument opposée à cette déclaration. Loin d'avoir été étrangers à cette alliance, c'est nous qui l'avons faite; c'est nous qui avons placé la main de l'Italie dans celle de la Prusse, et lorsque M. le ministre d'Etat disait, en mars: "Nous dissuadons l'Italie de traiter, à la même date, on trouvait dans le livre bleu italien une dépêche adressée par le gouvernement italien à son représentant à Berlin, et disant: "Contractez l'alliance offensive et défensive avec la Prusse. Et quand l'Italie montrait quelques hésitations, le gouvernement français les a levées, et c'est lui qui a lancé le monde dans cet immense mouvement, mouvement invincible comme toute chose qui repose sur des principes éternels, voulus par la nécessité de la raison et des faits."

Sadowa a lieu. Qu'allons nous faire? Il y avait deux politiques: l'une consistait à mettre une armée sur le Rhin, à demander des compensations et à faire la guerre, si on les refusait; l'autre à reconnaître son principe dans cette unité, à l'accepter et à s'en réjouir. Nous n'avons suivi ni l'une ni l'autre, ou plutôt nous avons fait les deux choses à la fois.

Nous écrivons la circulaire Lavalette, dans laquelle nous montrons la satisfaction la plus épanouie. Tout ce qui s'est produit est une merveille et ne nous laisse rien à désirer et à regretter. D'autre part, M. Drouyn de Lhuys adresse à la Prusse une demande de compensation: il demande Mayence et Landau; et, avant d'avoir reçu de réponse, il envoie une seconde dépêche réclamant le Palatinat et la Hesse Rhénane.

Savez-vous ce qu'il en résulte? M. de Pforden s'étant présenté chez M. de Blomark au moment des préliminaires de Nikolsburg, ne fut pas reçu, et M. de Bismark mit aux ordres l'officier qui l'avait introduit. Quand les démarches françaises furent produites, M. de Bismark envoya chercher M. de Pforden: les deux hommes d'Etat s'embrassèrent, et alors furent signés les traités avec les Etats du Sud qui constituent la véritable unité allemande.

Enfin la politique de M. Drouyn de Lhuys est abandonnée. On adopte définitivement le système amical de la circulaire La Valette. Mais tout aussitôt nous commençons l'affaire du Luxembourg. Ne pouvant avoir une grande compensation, nous avons la faiblesse d'en demander une petite. Elle nous est refusée comme la grande. Nous osons et avec raison, mais en Allemagne, les esprits s'inquiètent et ce peuple qui venait à nous le cœur ouvert (Bruit) s'irrite et se défie.

Cette politique se continue sans interruption. M. le ministre d'Etat, à cette tribune, déclare qu'on n'a commis aucune faute, que tout ce qui s'est passé en Allemagne est parfait; et, quelque temps après, l'empereur va à Salzbourg, et là paraît méditer une action commune avec l'Autriche. Enfin, à Lille, raturant le langage du ministre d'Etat, l'empereur parle d'échecs et de points noirs à l'horizon. Ne sont-ce pas là les indices d'une pensée qui n'est pas sûre d'elle-même et qui se cherche? C'est inquiétant.

En Italie, la conduite est exactement la même; les mêmes incertitudes s'y retrouvent. Dans la question du pouvoir temporel, on dit deux choses à la fois. On dit à l'Italie: Nous ne vous laisserons pas prendre Rome. Mais en même temps on discrédite avec persistance le pouvoir temporel, on le proclame à la fois indispensable et détestable. On dit: soufflez-le, mais méprisez-le. (Réclamations sur un grand nombre de bancs.—Très bien à la gauche de l'Orateur.)

Très bien à la gauche de l'Orateur, parce qu'il est basé sur des maximes, des principes contraires aux nôtres, sur des pratiques de l'ancien régime. Venons au présent. La session est ouverte depuis un mois. Or, ne voyez-vous pas ces variations se produire? Rappelez-vous le langage de l'empereur dans le discours d'ouverture. Dans des phrases qui paraissent exprimer une pensée mûre et réfléchie, l'empereur dit: Affirmation amicale et affectueuse de l'unité italienne; déclaration que nos troupes évacueront Rome à une époque prochaine; affirmation de la convention du 15 septembre, si la conférence n'y substitue pas un état de choses nouveau. Voilà le langage de l'empereur.

M. de Moustier ne s'écarte pas de ces données fondamentales. Il blâme et regrette les faits d'invasion, et je m'associe à son blâme; mais il maintient la convention du 15 septembre comme l'uti possidetis de la question. Il fait entrevoir les difficultés que rencontre la réunion de la conférence, mais il n'en ferme pas la porte. Dans le discours de M. le ministre, la doctrine est changée de tout au tout. D'abord, il prend la convention du 15 septembre et la déchire. (Non! non!) M. Jules Favre.—Il la reprendra. M. Emile Ollivier.—Non pas d'une manière formelle, mais en la dénaturant de telle sorte que l'Italie répondra: "Si telle était pour vous la convention du 15 septembre, elle n'existe plus. Je m'explique. Dans un des replis du discours opulent de M. le ministre d'Etat (On rit.) se trouve glissé en passant ce mot qui m'a très vivement frappé: "Eh quoi! n'est-ce pas M. le ministre d'Etat, c'est une convention insignifiante que celle qui a effacé le vote du parlement italien de 1861 et qui a constaté la nécessité de l'existence des Etats pontificaux?" J'entends encore M. le ministre de l'agriculture et du commerce ajouter: "Jamais, notre interprétation n'a varié." C'est une erreur et je le prouve. La politique italienne de 1861 est formulée

dans un ordre du jour du 27 mars 1861, et dans lequel le parlement exprime la confiance que Rome sera un jour à l'Italie. C'est le programme de M. de Cavour, celui de l'Italie, non pas de l'Italie révolutionnaire, mais de celle qui est représentée par cet homme que vous avez qualifié de ministre sage et conservateur, M. Menabrea. L'Italie croit à ce programme, et résigne vous à faire périr le dernier Italien avant d'obtenir qu'il l'abandonne.

Ceci rappelé, je reviens à mon affirmation et je dis que la convention du 15 septembre a été la confirmation de cet ordre du jour (réclamation), son acceptation pour la France (non! non!), et je vais vous en fournir la preuve. La convention était à peine conclue que des dépêches furent échangées entre les deux gouvernements. M. Drouyn de Lhuys en expliqua la portée dans ce que l'on appelle, en langue diplomatique, les sept points. Et voici comment une dépêche du 30 octobre 1864 explique le septième point:

"Le cabinet de Turin maintient la politique du comte de Cavour et déclare que l'Italie ne s'emparera pas de Rome sans le consentement de la France." On accepte donc les aspirations de l'Italie vers Rome, seulement on exige notre consentement pour leur réalisation. Aujourd'hui, est-ce le langage de M. le ministre d'Etat? Non, il déclare que jamais la France ne permettra à l'Italie de prendre Rome. Il y a donc un changement complet d'attitude, et je trouve dans le discours de M. le ministre un revirement qui m'inquiète encore plus: il a, en effet, posé, je le crains, le principe du démembrement de l'Italie. C'est une crainte que j'exprime, et, si je me trompe, je donnerai à M. le ministre l'occasion de rétablir sa pensée, et ce sera un bien pour tout le monde.

Il a distingué entre l'annexion de Florence et des duchés et celles de Naples, des Marches et de l'Ombrie. Les premières sont légitimes: les peuples, abandonnés de leurs princes, se sont donnés à Victor Emmanuel. Au contraire, à Naples, dans les Marches et l'Ombrie, c'est la révolution qui a opéré; la France a reconnu les premières annexions; elle n'a fait que tolérer les autres, et elle les estime peu légitimes. La gravité de cette manière de raisonner résulte surtout de ceci, qu'elle a suivi le discours de M. Thiers, qui, sous toutes les formes, a répété: "Les prétendus droits de l'Italie..." "l'eroi de Savoie a pris Naples, il a pris la Toscane..." Il semble que, d'après M. le ministre d'Etat, si le roi de Piémont n'a pas tout pris, il a pris la plus grande partie, et qu'en possession incontestable de l'Italie du Nord, il n'est que l'usurpateur du reste.

Eh bien! tout le problème de l'unité italienne est là; je n'admets pas cette distinction. Oui, à l'origine il y a eu à Naples un fait révolutionnaire, mais ce fait a eu un caractère singulier. Qu'est-ce donc en effet que Garibaldi entrant dans Naples avec deux amis, dans une voiture découverte, au milieu d'une ville de plusieurs cent mille âmes et pourvue de casernes pleines de troupes qui laissent tomber leurs armes et ne lui résistent pas?

Ah! messieurs, c'est qu'à cette heure—et c'est ce qui fera sa grandeur malgré vos injures et malgré ses fautes,—à cette heure Garibaldi n'était pas un révolutionnaire, un conspirateur, un chef de bandes; c'était la patrie italienne, arrivant avec son cortège de martyrs; et ce peuple napolitain n'était pas, comme l'ont répété les feuilles légitimistes, un composé de lâches et de traîtres; il s'est comporté comme un peuple racheté qui saluait et acclamait son rédempteur. (Mouvements divers.—Applaudissements à gauche.)

M. de Kervéguen.—Alors, pourquoi n'a-t-on pas établi à Naples le suffrage universel? M. Emile Ollivier.—On y a voté les plébiscites. M. le ministre d'Etat.—Le suffrage universel a fonctionné à Naples. M. Emile Ollivier.—Puis, au fait révolutionnaire a succédé le fait légal; partout le scrutin a reçu la presque unanimité des suffrages, et il s'est passé ce qui s'est produit depuis à Venise et dans toutes les grandes villes d'Italie; le clergé lui-même a le plus souvent conduit les populations au scrutin. Ce clergé, sur lequel on vous trompe, est italien de cœur; il aime l'Italie. Comment en serait-il autrement? Si les déclarations légitimistes étaient vraies; si, ennemis du royaume d'Italie, ils excitaient contre lui la haine des populations, quel est le gouvernement qui résisterait à un tel choc? (A continuer.)

FAITS DIVERS.

SECRETARIE DE L'ORATEUR.—Nous voyons avec plaisir que M. l'Orateur Blanchet a choisi M. A. Demers comme son secrétaire.

LA BUUVETTE.—La buvette à l'usage des députés est tenue par M. Laforce.

PARFUMERIE.—Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le grand et magnifique assortiment de parfumerie que MM. Z. Fortier et Cie, viennent de recevoir directement de Marseille. Ceux qui ont des cadeaux du jour de l'an à faire ne pourraient mieux s'adresser qu'en allant visiter cet établissement. Ils y trouveront tous les plus fins parfums. (Voir l'annonce.)

GRAND BAL COSTUME.—Nous apprenons que le propriétaire du rond à patiner le National est à l'œuvre pour organiser un grand bal costume qui aura lieu mardi, le 7 janvier. Un bon nombre des meilleurs patineurs ont déjà donné leur nom pour en faire partie. Plusieurs d'entre eux se font faire des costumes magnifiques. Il n'y a pas de doute que ce sera une des plus belles soirées de ce genre.

LE DEPUTE DE ST-JEAN.—Avant de partir, M. Marchand a été revêtu d'une nouvelle charge, par la confiance de ses co-paroissiens: il a été élu marguillier. Nous aimons, tout de même, l'idée de rappeler à ceux qui sont chargés des graves intérêts de ce monde, de ne pas oublier ceux de l'autre, même dans leur forme la plus modeste.—(Franco-Canadien.)

L'EPITRE ILLUSTRE.—Le Journal de Paris fait une observation bien juste en Canada: —A propos du Sénat, avez-vous remarqué combien on aime le mot "illustre"? Dans la séance d'avant-hier, M. de la Guéronnière a appelé M. Troplong: "Notre illustre président" et M. Larabit a appelé M. de Moustier: "L'illustre ministre des affaires étrangères." Est-ce que nous allons revenir aux illustres et aux clarissimes du temps de Constantin?

Signe des temps! toujours! On n'était qu'honorable jadis! pa! on est illustre aujourd'hui.

LES FORMULES DE POLITESSE.—Une observation très-fine dans la Vie parisienne: —On ne prend pas au sérieux ce qu'il y a d'hyperlucide dans les formules de politesse consacrées, mais on vous saurait mauvais gré de ne pas les employer.

LES JOURNALISTES.—Cham, toujours fort étonnant, chronique dans le Charivari deux députés s'abandonnant sur le boulevard:

—Je loge avec un journaliste. —Tiens, moi aussi! —C'est amusant; si tu veux, nous les ferons battre ensemble.

LE CHAUME DE ROME.—Lorsque Grégoire XVI, ce Pape si violemment attaqué par Jules Favre, recevait des étrangers au Vatican, il leur adressait toujours la même question: —Y a-t-il longtemps que vous êtes à Rome? Sa Sainteté connaissait le charme envahisseur et la sérieuse séduction de la Ville Eternelle. Si l'étranger répondait: —Il y a huit jours. —Adieu, répondait le Saint-Père. Si l'étranger disait: —Il y a un mois. —Au revoir, disait le Souverain Pontife. On a remarqué que Grégoire XVI ne s'est jamais trompé.

ALEXANDRE DUMAS ET LES POLONAIS.—Je n'aime pas les Polonais, disait Alexandre Dumas; aussi je fais des vœux ardens pour la reconstitution de la Pologne... parce qu'on y fourrerait tous les Polonais! UN VIEUX MOT.—On cite des exemples de galanterie surannée: pourquoi? Je suppose que c'est précisément parce qu'ils sont rares. On raconte que Fontenelle, presque centenaire, se laissa choir en essayant de ramasser l'éventail d'une jeune et jolie femme. Comme elle l'aïda à se relever: —Ah! s'écria-t-il, si j'avais encore mes quatre-vingts ans!

UN DOCTEUR PROFANE.—Le docteur Z... est toujours sale pour faire croire qu'il est savant. —Vous devriez faire dégraisser votre redingote, lui disait un jour la malheureuse qui porte son nom. —Bah! fait l'indécrottable animal, c'est tout d'une pièce, ça ne se voit pas, on dirait une étoffe. Un jour, j'ai voulu me nettoyer, je me suis fait une grande tache de propreté.

AVOCAT ET CLIENT.—C'était en police correctionnelle. Le prévenu, à qui on reprochait le délit de tapage nocturne, n'en était pas à son coup d'essai. —Nous vous voyons bien souvent ici, lui dit le président, tantôt vous frappez de votre canne un passant qui vous a refusé du feu, tantôt vous brisez une glace chez un restaurateur qui ne vous sert pas à votre gré. Voici deux fois que vous revenez à la chambre correctionnelle en moins de six mois. —Mon avocat y vient tous les jours, balbutie le prévenu, et personne ne songe à le lui reprocher!

VIEILLE HISTOIRE.—Je retrouve une histoire qui ne doit pas être jeune... qu'importe si elle bien conservée. Les messageries roulaient encore et les commis-voyageurs—qui depuis sont devenus sérieux—faisaient encore des charges. Deux de ces messieurs s'étaient installés sur l'impériale, chacun à côté d'un monsieur qui, lorsqu'on avait fait l'appel des noms, avait répondu à celui de Lellivier. Le cocher n'avait pas sitôt fouetté ses chevaux que mes deux gaillards de commis-voyageurs, qui se connaissaient, entamèrent le feu. —Dis donc, toi, dit l'un, aimes-tu le gibier? —Beaucoup, pourquoi cela? —C'est que... je te demandais ton goût sur la manière d'arranger le lièvre. A quelle sauce le préfères-tu? —Dame! répondit l'autre, à telle sauce, à telle sauce. —Ah! bien, moi, riposte le premier, je le mettrais à telle autre, à telle autre.

Et après avoir fait sauter ce malheureux lièvre à toutes les sauces possibles, ils s'adressèrent à un prêtre qui voyageait avec eux: —Et vous, monsieur l'abbé, dîtes-nous donc votre goût, comment préférez-vous le lièvre? —Mon Dieu! messieurs, pour moi, je le trouve très bien où il est, il est entre deux plats.

Mes deux individus virent qu'ils avaient à faire à plus forte raison et se turent.

Naissance. En cette ville, le 30 du courant, Madame Arthur Cassegrain, une fille.

Décès. A St. Roch de Québec, le 29 du courant, à l'âge de 38 ans et demi, Madame veuve Françoise Drapeau, née Flore Racine, après une maladie de deux ans soufflée avec la résignation la plus chrétienne. Elle laisse pour héritier sa petite, un grand nombre d'amis qui la regretteront longtemps. Ses funérailles auront lieu à St. Roch, jeudi, le 2 janvier, à 9 heures.

Annances Nouvelles. A nos Abonnés. Le premier semestre d'abonnement à l'Événement est échu depuis le 15 novembre. Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous transmettre le montant dû pour ces six mois, soit \$3 pour l'édition quotidienne, soit \$2 pour l'édition semi-quotidienne.

Nous comptons sur l'empressement et la ponctualité de nos lecteurs. Les abonnés de Montréal sont priés de payer à nos agents, Messieurs Fabre et Gravel.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

TELEGRAPHIE GENERALE CANADA. Montréal, 28 Décembre. Les amis de Cyrille Dion organisent une partie contre Ryall, champion de la Pensylvanie. M. Tilley est ici. Il retourne à Ottawa lundi. M. Rose est parti hier soir pour la capitale. MM. Mitchell, Archibald, Johnson sont passés ici ce soir, en route pour Halifax et St-Jean. L'enquête faite sur le corps du Caporal Campbell du 100ième régiment s'est terminée par un verdict de "meurtre avec préméditation" contre Wilson.

Les amateurs de la garnison jouent "Othello" ce soir, au bénéfice des pauvres. Les trottoirs sont affreusement glissants, il est arrivé aujourd'hui plusieurs accidents.

DEPECHEs de la DERNIERE HEURE. NOUVELLES D'EUROPE. (Par le câble.) Londres, 28 décembre. Il paraît que les fénians déploient une activité inaccoutumée. On est sur le qui-vive. A Dublin, on a essayé d'incendier le bureau de poste. A Faversham, un magasin de poudres a sauté. Dix personnes ont été tuées. Les dépêches d'Italie annoncent qu'une agitation très-vive règne dans le Nord et le Sud, à Naples et au Piémont. On craint une révolution. Paris, 28 décembre. Le gouvernement français offre de payer l'intérêt de la dette des anciens états pontificaux annexés au royaume d'Italie.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Les billets de la Banque du Haut-Canada sont achetés à 60 cts. par piastre, ceux de la Banque Commerciale à 90 cts., et ceux du Nouveau-Brunswick sont pris au pair pour de l'argent à 21 d'escompte pour du papier.

JOHN FISHER, Courtier, 33, rue St-Pierre. PRIX DES PRODUITS EN GROS. Echange de Montréal, 28 déc. 1867. Farine, par quart de 196 lbs.—Supérieure extra \$8.00 à \$8.25 nom.; extra, \$7.60 à \$7.80; de goût, \$7.35 à \$7.45; sup. du Canada \$7.20 à \$7.30; forte supérieure du Canada, \$7.30 à \$7.40; supérieure de l'ouest, nominale; supérieure, marques de ville, nominale; supérieure n° 2, \$6.75 à \$7.00; bonne, \$6.25 à \$6.40; moyenne, \$5.50 à \$6.00; recomposé, \$4.50 à 4.75; en sacs, \$3.50 à \$3.55 par 100 lbs. Marché plus ferme. Quelques ventes ont été faites à 24 et 25. plus hautes qu'avant-hier.

MARCHÉS DE NEW-YORK. 28 décembre. Fonds lord. Echange sterling, à 60 jours, 110 1/2. Argent fermé à 6 par cent. Or fermé 133 1/2. Coton plus ferme à 15 1/2. Fleur calme et 5 à 10c plus basse; recettes 7,075 qrs; ventes 3,900 qrs. à 8.30 et 9.00 pour supérieure de l'Etat et l'ouest; 9.40 à 10.50 pour commune à extra choisie de l'Etat; 9.30 à 12.00 pour commune choisie; cercles rond de l'Ohio. Fleur de seigle ferme à 7.50 et 9.50. Blé un peu plus ferme; recettes 190 mts; ventes 30,000 mts, à 2.25 et 2.30 pour n° 2 du printemps; 2.55 à 2.57 pour le rouge et jaune de Jersey; 3.15 et 3.25 pour blanc du Michigan, 2.75 pour blanc du Sud. Seigle tranquille; recettes 400 mts; ventes 1,000 mts de l'Etat, à 1.75. Blé d'Inde le plus bas; recettes 25,580 mts; ventes 36,000 mts à 1.36 1/2 pour le vieux mélange de l'ouest en magasin, et 1.50 pour le vieux de à flot. Orge tranquille. Avoine tranquille; recettes 2,080 mts; ventes 21,000 mts à 81c pour l'ouest en magasin, et 86c pour de à flot. Lard tranquille et ferme à 20.90 et 20.95 pour menu. Saucisses sans changement; ventes 121 et 13. A la seconde séance, les fonds étaient fermes. Or fermé 133 1/2.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Les billets de la Banque du Haut-Canada sont achetés à 60 cts. par piastre, ceux de la Banque Commerciale à 90 cts., et ceux du Nouveau-Brunswick sont pris au pair pour de l'argent à 21 d'escompte pour du papier.

JOHN FISHER, Courtier, 33, rue St-Pierre. PRIX DES PRODUITS EN GROS. Echange de Montréal, 28 déc. 1867. Farine, par quart de 196 lbs.—Supérieure extra \$8.00 à \$8.25 nom.; extra, \$7.60 à \$7.80; de goût, \$7.35 à \$7.45; sup. du Canada \$7.20 à \$7.30; forte supérieure du Canada, \$7.30 à \$7.40; supérieure de l'ouest, nominale; supérieure, marques de ville, nominale; supérieure n° 2, \$6.75 à \$7.00; bonne, \$6.25 à \$6.40; moyenne, \$5.50 à \$6.00; recomposé, \$4.50 à 4.75; en sacs, \$3.50 à \$3.55 par 100 lbs. Marché plus ferme. Quelques ventes ont été faites à 24 et 25. plus hautes qu'avant-hier.

MARCHÉS DE NEW-YORK. 28 décembre. Fonds lord. Echange sterling, à 60 jours, 110 1/2. Argent fermé à 6 par cent. Or fermé 133 1/2. Coton plus ferme à 15 1/2. Fleur calme et 5 à 10c plus basse; recettes 7,075 qrs; ventes 3,900 qrs. à 8.30 et 9.00 pour supérieure de l'Etat et l'ouest; 9.40 à 10.50 pour commune à extra choisie de l'Etat; 9.30 à 12.00 pour commune choisie; cercles rond de l'Ohio. Fleur de seigle ferme à 7.50 et 9.50. Blé un peu plus ferme; recettes 190 mts; ventes 30,000 mts, à 2.25 et 2.30 pour n° 2 du printemps; 2.55 à 2.57 pour le rouge et jaune de Jersey; 3.15 et 3.25 pour blanc du Michigan, 2.75 pour blanc du Sud. Seigle tranquille; recettes 400 mts; ventes 1,000 mts de l'Etat, à 1.75. Blé d'Inde le plus bas; recettes 25,580 mts; ventes 36,000 mts à 1.36 1/2 pour le vieux mélange de l'ouest en magasin, et 1.50 pour le vieux de à flot. Orge tranquille. Avoine tranquille; recettes 2,080 mts; ventes 21,000 mts à 81c pour l'ouest en magasin, et 86c pour de à flot. Lard tranquille et ferme à 20.90 et 20.95 pour menu. Saucisses sans changement; ventes 121 et 13. A la seconde séance, les fonds étaient fermes. Or fermé 133 1/2.

Naissance. En cette ville, le 30 du courant, Madame Arthur Cassegrain, une fille.

Décès. A St. Roch de Québec, le 29 du courant, à l'âge de 38 ans et demi, Madame veuve Françoise Drapeau, née Flore Racine, après une maladie de deux ans soufflée avec la résignation la plus chrétienne. Elle laisse pour héritier sa petite, un grand nombre d'amis qui la regretteront longtemps. Ses funérailles auront lieu à St. Roch, jeudi, le 2 janvier, à 9 heures.

Annances Nouvelles. A nos Abonnés. Le premier semestre d'abonnement à l'Événement est échu depuis le 15 novembre. Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous transmettre le montant dû pour ces six mois, soit \$3 pour l'édition quotidienne, soit \$2 pour l'édition semi-quotidienne.

Nous comptons sur l'empressement et la ponctualité de nos lecteurs. Les abonnés de Montréal sont priés de payer à nos agents, Messieurs Fabre et Gravel.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

HOTEL DU GOUVERNEMENT. L'ENTREE pour le BAL DEMAIN SOIR (Mardi) sera par la PORTE de L'HOTEL ST. LOUIS ordinairement réservée aux Dames.

ARTHUR TASCHEREAU, A. D. C. Québec, 30 déc. 1867.—2f.

TELEGRAPHIE GENERALE CANADA. Montréal, 28 Décembre. Les amis de Cyrille Dion organisent une partie contre Ryall, champion de la Pensylvanie. M. Tilley est ici. Il retourne à Ottawa lundi. M. Rose est parti hier soir pour la capitale. MM. Mitchell, Archibald, Johnson sont passés ici ce soir, en route pour Halifax et St-Jean. L'enquête faite sur le corps du Caporal Campbell du 100ième régiment s'est terminée par un verdict de "meurtre avec préméditation" contre Wilson.

Les amateurs de la garnison jouent "Othello" ce soir, au bénéfice des pauvres. Les trottoirs sont affreusement glissants, il est arrivé aujourd'hui plusieurs accidents.

DEPECHEs de la DERNIERE HEURE. NOUVELLES D'EUROPE. (Par le câble.) Londres, 28 décembre. Il paraît que les fénians déploient une activité inaccoutumée. On est sur le qui-vive. A Dublin, on a essayé d'incendier le bureau de poste. A Faversham, un magasin de poudres a sauté. Dix personnes ont été tuées. Les dépêches d'Italie annoncent qu'une agitation très-vive règne dans le Nord et le Sud, à Naples et au Piémont. On craint une révolution. Paris, 28 décembre. Le gouvernement français offre de payer l'intérêt de la dette des anciens états pontificaux annexés au royaume d'Italie.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉNEMENT. Lundi, 30 décembre 1867. MARCHÉ MONÉTAIRE. Lundi, 30 décembre 1867. New-York, 10 h. a. m.—L'or est coté à 133 1/2; l'échange sterling 104. Les greenbacks sont achetés à 25 par cent d'escompte pour l'or et 23 pour de l'argent, vendus à 25 pour de l'or. L'argent est acheté à 5, rendu à 44 et 41 pour de l'or.

Annances Nouvelles. Hôtel du Gouvernement—Arthur Taschereau. Parfumeries—Z. Fortier et Cie. Vente d'Épicerie Fraîches—A. J. Maxham & Cie. Le Restaurateur et le Préparateur de la Chevelure de Mme. S. A. Allen. Baume d'Allen pour les Poux.

Revue Financière et Commerciale. BUREAU de L'ÉVÉN

Marinades de Crosse & Blackwell... UN grand assortiment de Marinades et Sauces, de Crosse & Blackwell.

Marinades et Sauces d'Aberdeen... UN assortiment de Marinades, Sauces, Viandes et Fruits de conserve en renom, de Moir & Fils.

BIERE FORTE DE GUINNESS... BIERE Forte de Guinness XXX, en Caisnes (Pintes et Choppines).

MELASSE... MELASSE des Isles Occidentales, en Poinçons, Do Centrifuge.

SIROP DES BARBADES... SIROP des Barbades extra clarifié, en Poinçons et Tierces.

MORUE DE TABLE... 150 QUINTAUX de Morue, de Gaspé, 50 Quartes de Morue Verte.

LIBRAIRIE CANADIENNE... 30, RUE ET FAUBOURG ST-JEAN, VIS-A-VIS M. CHS. BINET, CORDONNIER.

BAZAR

EN FAVEUR DE L'ASILE DU BON PASTEUR... SOUS LE PATRONAGE DE SON EXCELLENCE LADY BELLEAU.

CE BAZAR s'ouvrira dans la SALLE DE MUSIQUE, JEUDI prochain, le lendemain de Noël, à 11 heures après-midi et se continuera les jours suivants, le dimanche excepté, jusqu'à Lundi soir, le 30 du courant.

PRIX D'ENTRÉE.—15 sous. Québec, 23 déc. 1867.

CALLIGRAPHIE ET STENOGRAPHIE.

LES Dames et Messieurs de la Cité de Québec et le public en général sont respectueusement informés que M. LOUIS PELTIER, Professeur des branches ci-dessus, est au milieu d'eux, et qu'il se propose de donner des leçons.

LE SUCCÈS EST GARANTI. S'adresser au Bureau de ce journal. Québec, 23 déc. 1867.—Gf.

MAISON A VENDRE.

UNE BONNE MAISON en bois, à deux étages, située au Faubourg St-Jean, Rue St-George, No. 314. S'adresser au Notaire soussigné.

IMPORTATIONS D'AUTOMNE.

GRANDE VENTE DE MARCHANDISES SECHES

BON MARCHÉ, CHEZ FONTAINE & GAGNÉ, Coin des Rues St. Joseph et du Pont.

L'ARRIVÉE d'une quantité considérable de Marchandises d'Automne chez MM. FONTAINE & GAGNÉ, les force à vendre leur fond actuel de Marchandises à une réduction considérable.

Draps noirs, Bleus, etc., de toutes qualités et prix. Casimir noir et de toutes les couleurs. Tweeds Canadiens, Anglais et Écossais.

Indiennes, Coton, Toiles du Tissue le plus fin et le plus délicat. Un immense lot de Hards Faites. Un assortiment supérieur d'Étoffes à Robes, Soie, Alpaca, Cobourg, Winceys, etc., etc.

Messieurs FONTAINE & GAGNÉ attire l'attention spéciale des acheteurs sur le vaste assortiment de Flanelles Blanches, Rouges et de Couleur, qui sera vendu à très-bon marché et pour argent comptant seulement.

Une visite est respectueusement sollicitée et rien ne sera épargné pour donner satisfaction pleine et entière à ceux qui leur feront l'honneur de les encourager.

FONTAINE & GAGNÉ, Coin des Rues du Pont et St-Joseph. Québec, 24 oct. 1867.

Nouvelles Marchandises.

D'AUTOMNE. NOUVELLES étoffes à Robes, Nouvelles étoffes à Robes, Nouvelles Echarpes, Nouvelles Mantilles d'automne, Nouvelles Garnitures pour Robes et Mantilles, Nouvelles étoffes à Jupons, Nouvelles Ceintures, Nouvelles Plumes et Fleurs, etc.

En vente chez A. HAMEL et FRERES, Rue Sous-le-Fort. Québec, 30 sept. 1867.

Couvertures de Laine, Flanelles, etc.

Venant d'être reçu un assortiment complet de Couvertures de laine, Couvertures blanches et de couleurs, Flanelles blanches et de couleurs, Flanelles de fantaisie, Carisets, Bas de laine, Laine filée.

En vente chez A. HAMEL et FRERES, Rue Sous-le-Fort. Québec, 30 sept. 1867.

MANTEAUX DE CAOUTCHOUC, ETC.

MANTEAUX de caoutchouc pour dames, Capots de caoutchouc, Sacs de voyage en caoutchouc, Nouveaux convertisseurs en drap doublés en caoutchouc, pour voitures.

En vente chez A. HAMEL et FRERES, Rue Sous-le-Fort. Québec, 30 sept. 1867.

Indiennes, Toiles, etc.

Venant d'être reçus: UN assortiment complet et varié d'Indiennes, Toile et Coton à drap, Toile à serviettes, Toile à nappes, Toiles blanches, Toiles grises, Cotons jaunes, Cotons blancs, Flanelles, etc., etc.

En vente chez A. HAMEL et FRERES, Rue Sous-le-Fort. Québec, 28 oct. 1867.

VENTE IMPORTANTE

MARCHANDISES SÈCHES

PREMIÈRE CLASSE, D'ÉTAPE ET DE GOUT,

POUR VIDER LEUR MAGASIN.

Tout le Fonds qui se monte à au-dessus de

\$130,000!!

(CENT TRENTE MILLE PIASTRES).

SERA VENDU

AVANT D'ALLER HABITER LEUR

NOUVEAU LOCAL

SITUÉ RUE LA FABRIQUE.

Les Soussignés prennent la liberté d'annoncer qu'ils ont décidé de VENDRE, à Bon Marché, tout leur FONDS bien assorti de MARCHANDISES SECHES, d'Étape et de Gout, valant au-dessus de Cent Trente Mille Piastres,

A PARTIR DE

LUNDI, 21 OCTOBRE.

Afin de commencer à vendre dans leur Nouveau Local (qui doit être achevé bientôt) un

FONDS ENTIEREMENT NOUVEAU.

Les Soussignés ont décidé de coter leur Fonds actuel à des Prix qui leur permettront d'effectuer une

VENTE PROMPTE ET COMPLÈTE.

Ce Fonds est tout nouveau et a été acheté directement chez les Manufacturiers, à des prix réduits, et sur les meilleurs Marchés d'Europe; il consiste en une grande variété de Marchandises de première qualité, savoir:

SOIERIES, LAINAGES, TOILES, COTONS, Etc., Etc.

Le Magasin sera fermé Samedi, le 19 Octobre, afin de compléter la cote des Marchandises; la Vente pour vider le Magasin commencera Lundi, le 21 courant, et continuera en Gros et en Détail jusqu'à ce qu'on ait disposé de tout le Fonds.

On vendra à moitié prix quatre grand Miroirs du meilleur verre anglais.

O'DOHERTY & Cie., RUE LA FABRIQUE.

N. B.—Les Rouleaux de Coton de Clark et les Gants d'Alexandre sont exceptés de la vente.

On demande immédiatement Cinq ou Six Commis d'expérience.

Québec, 26 novembre 1867.

CITRONS!

CITRONS venant d'être reçus. A vendre par WOODS & C^{ie} Québec, 16 nov. 1867.

JAMBONS! JAMBONS!

JAMBONS FRAIS préparés au Sucre, de premier choix. A vendre par WOODS & C^{ie} Québec, 16 nov. 1867.

POISSONS!

MORUE SECHE, par Demi-Quintal, en Paquets, préparée spécialement pour l'usage des Familles. A vendre par WOODS & C^{ie} Québec, 16 nov. 1867.

Charles T. Coté & Cie, MARCHANDS A COMMISSION

54 RUE ST. PIERRE, 54, BASSE-VILLE.

AFIN de faciliter les opérations commerciale des marchands de la Campagne et autres, à qui leurs affaires ne permettent pas de visiter les différentes villes du Canada et des États-Unis, MM. Charles T. Coté & Cie, ont résolu d'ouvrir une maison d'agence et de commission où ils tiendront constamment en mains une grande variété d'échantillons de marchandises sèches et autres, et particulièrement de Tweeds Canadiens venant directement des manufacturiers.

DRAPS, INDIENNES, MÉRINOS, ÉTOFFES A ROBES, Etc., Etc. Ces Messieurs espèrent mériter par leur ponctualité et leur expédition une large part du patronage public. Québec, 25 mai 1867. 1a-36.

ATTENTION! ATTENTION!!

POELES! POELES!! A VENDRE OU A ECHANGER.

Le soussigné prend la liberté d'informer ses amis et le public en général, qu'il vient de recevoir un magnifique assortiment de FERONNERIES de toutes sortes, consistant en: Une infinité de POELES de tous les genres et de tous les goûts, Poêles doubles, Poêles à trois points, Poêles simples, et de magnifiques Poêles de fantaisie, du plus beau patron qu'on puisse trouver en Canada, ainsi qu'une grande quantité de Chaudières, Casseroles, Bombes, etc., le tout de la meilleure qualité et à très-grand marché.

Il sollicite une visite à son nouvel établissement et espère obtenir un encouragement libéral.

L. ELIE HAMEL, Forgeron, No. 2, Rue St-Joseph. St-Sauveur, 31 oct. 1867.—3m.

IMPORTATIONS D'AUTOMNE.

GRANDE QUANTITÉ DE MARCHANDISES,

Venant d'être reçues par les vapeurs Belge et Nova Scotia, chez

MONTMINY & BRUNET, SAINT-ROCH.

MONTMINY & BRUNET ont reçu par les derniers vapeurs et venant directement des meilleures maisons d'Angleterre et d'Écosse, un choix magnifique d'Étoffes à Robes, tel que Winceys, nuance et rayé, depuis 10d la verge et au-dessus. Mohair uni et chiné, grande variété, Cobourg noir et de couleur, Étoffes de fantaisie pour blouses et Dames, Tweed pour manteaux de Dames (dit water proof) Velours et Velveteen pour manteaux et chapeaux, Fleurs françaises, Rubans, Plumes d'autruche, Gants d'Alexandre, Draps de toute espèce, Tweed canadien, Tweed écossais, Flanelles unies et de fantaisie, Whitney pour blouses et manteaux depuis 2s la verge et au-dessus, Cotonnades de toutes sortes, et une quantité d'autres effets qui forment un assortiment très-complet.

Aussi une spécialité de Mérinos français de qualité supérieure sera vendue à 3s la verge valant 5s. Tous ces effets étant importés directement des manufacturiers, M. et B. ont la conviction qu'ils peuvent offrir aux acheteurs des avantages, sous le rapport du choix, de la qualité, et du bon marché, que nulle autre maison dans leur ligne ne peut surpasser.

MONTMINY & BRUNET, Coin des rues du Pont et des Fossés Saint-Roch. Québec, 12 sept. 1867.

NOUVEAUTÉS. MARCHANDISES D'AUTOMNE,

A DES PRIX TRÈS-REDUITS, AU N° 34, RUE DE LA COURONNE.

Le soussigné a l'honneur d'annoncer à ses nombreux clients et au public en général qu'il vient de recevoir, par les derniers arrivages d'Europe, un grand et magnifique assortiment de MARCHANDISES D'AUTOMNE des plus variées et dans les derniers goûts. Vu la rareté de l'argent, il est décidé à vendre toutes ses Marchandises à des prix qui délient toute concurrence.

Son fonds de Marchandises nouvelles consiste en: Draps de diverses couleurs, Drap de pilote, Drap de Castor; Tweeds Canadiens, Anglais et Écossais; Winceys, Doerskin, Mérinos Français; Flanelle blanche, rouge, etc.; Hards faites, Chemises de Flanelle; Étoffes à Robes, très-variées; Mantilles, Echarpes, Châles; Garnitures pour Robes et Mantilles; Étoffes à Jupons, Cotonnades, etc., etc.

Une visite à son Magasin est respectueusement sollicitée.

F.-X. LEPAGE, No. 34, rue de la Couronne, St-Roch. Québec, 25 oct. 1867.

LES CLASSES DU SOIR

DE M^{lle}. HELENA McCAFFRY, POUR LES ADULTES.

SERONT ouvertes MARDI prochain, le 19 du courant. Les personnes qui désirent en faire partie sont priées de s'adresser immédiatement à l'HÔTEL RESNAIS, Rue du Palais. Québec, 14 nov. 1867.

CHARBON LEHIGH!

CHARBON DE LEHIGH, pour Poêles et Fournaies. A vendre par CHS. POSTON. Québec, 21 déc. 1867.

BIENFAITRICE PUBLIQUE.

Mme. S. A. ALLEN, Dame d'une Réputation Universelle.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

Le Restaurateur Universel de la Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen, Chevreule de Mme S. A. Allen.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE LE HOME DE NEW HEAVEN, CONNT.

CAPITAL PAYÉ \$1,000,000. Et en Fonds Publics et Stocks de Banque Nationale \$1,371,516, au 1er Janvier dernier.

CHARTRE PAR LE GOUVERNEMENT DU CANADA. Ayant un Dépôt de \$50,000 dans la Caisse du Receveur-Général.

AVEC UNE RECETTE DE \$5,000 PAR JOUR. Les Edifices Publics d'Ottawa, le Parlement de Québec, l'Eglise Gesù à Montréal et l'Asile de Beauport, entre autres grands edifices, sont assurés à cette Compagnie.

Et après neuf mois d'opération dans le District de Québec, environ \$30,000 à Lévis et à Québec, dans les quinze jours après l'expiration.

Table with 3 columns: Primes reçues, Pertes payées, and a third column with numerical values. Rows include years from 1861 to 1866.

BONUS TOUS LES TROIS ANS!!! L'ETNA, Compagnie d'Assurance contre le Feu et Maritime, DE DUBLIN. CAPITAL \$2,500,000.

LE NOMBRE DES ACTIONNAIRES EXCÈDE CINQ CENTS. PREMIER BUREAU: RUE UPPER SACKVILLE, DUBLIN, IRLANDE.

JOHN ONISA WOODROSE, J. P. pour le Co. Mayo. J. P. pour le Co. Wicklow. J. P. pour le Co. Kerry.

CARACTÈRES. Une Division des Profits tous les Trois Ans entre les Détenteurs de Polices qui n'ont pas de Portes. PRIMES MODÉRÉES.

AD. C. TOURANCEAU, AGENT GÉNÉRAL. Rue St-Pierre, Québec, (à côté de la "Banque Union.")

RELIANCE, Compagnie d'Assurance Mutuelle sur la Vie, ÉTABLIE EN 1840. Les Profits entiers de cette Compagnie appartiennent aux Détenteurs de Polices.

BUREAU PRINCIPAL, 71, rue King William, Mansion House, Londres. SYNDICS. LE TRÈS-REVD. ÈVÈQUE DE MORAY ET ROSS.

OFFICIERS MÉDICAUX. J. W. OGLE, M. D. H. F. SMITH, M. D. MM. WILLIAM DEACON & Cie, Passage Birchin, Banque de Londres et du Comté.

BRANCHE DU CANADA-MONTREAL. BUREAU DES DIRECTEURS: WALTER SHANLEY, M. P. P., Président. W. H. HINGSTON, M. D., L. R. C. S.

PREMIER BUREAU POUR LE DOMAINE DU CANADA-ENCOIGNURE DES RUES ST-FRANÇOIS-XAVIER ET ST-SACREMENT, MONTREAL. AD. C. TOURANCEAU, AGENT GÉNÉRAL.

A TRES-BAS PRIX, AU No. 37, Rue de la Couronne, No. 37. L'ENCOURAGEMENT EXTRAORDINAIRE que le soussigné a reçu du public depuis le peu de temps qu'il a ouvert.

L. J. PELLETIER. Québec, 1 juin 1867.—Ja 3fs. Bureaux de l'Événement, à Québec, No. 1, rue Buade, à côté du Bureau de Poste, Escalier de la Basse-Ville.

MAISON FRANÇAISE

ROSE DEGARDINS, No. 9, RUE ST-JEAN, HAUTE-VILLE.

VENANT d'être reçu de France, par le "Nova Scotian," un assortiment d'articles de Bijouterie Française, haute nouveauté, et à vendre à des prix très-modérés, différant toute compétition, et comprenant les articles suivants: BIJOUTERIE EN CORAIL—Épinglettes, Boucles d'oreilles, Bracelets, Boutons, Solitaires.

HORLOGERIE—Pendules à coucou chantant toutes les heures et réveil-matin. FANCY GOODS (ARTICLES DE FANTAISIE)—Pipes de Cammer de tous les prix et de toutes les grandeurs.

FOURRURES! FOURRURES! NOUVEAU MAGASIN DE PELLETERIES! 54, RUE ST-JOSEPH, 54

M. J. BTE. LALIBERTÉ

VIENNT de compléter son ASSORTIMENT DE PELLETERIES supérieures, tant sous le rapport de la bonté que sous celui de la beauté. Ce FONDS DE FOURRURES choisies le met en état de vendre et de confectionner à des prix aussi réduits qu'aucun autre établissement de Québec.

NOUVELLES MARCHANDISES A BON MARCHÉ, CHEZ PIERRE LAFRANCE, 39, RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH.

DRAPS: Drap de Pilote, depuis 4s. et au-dessus. " tout laine, 7s. 6d. " Fin Union, 2s. 6d. " tout laine, 7s. 6d.

COTONS: Coton Blanc, depuis 5d. et au-dessus. " Jaune, 4d. " Barré, 7d.

PHARMACIE DE ST. ROCH!! JOHN J. VELDON, CHIMISTE ET PHARMACIEN, RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH.

PREND la liberté d'appeler l'attention de ses amis et du public en général, sur le fonds de marchandises, comprenant les drogues et produits chimiques suivants, qui sont de la plus grande pureté.

Un fonds bien choisi de Graines de Jardins, de Champs et de fleurs, garanties nouvelles. JOHN J. VELDON, Chimiste et Pharmacien. Québec, 13 mai 1867.

ACHETEZ VOTRE THÉ DIRECTEMENT DES IMPORTATEURS.

THÉ! THÉ! THÉ! La Compagnie de Montréal pour l'importation du Thé, No. 6, RUE DE L'HOPITAL, MONTREAL.

VENANT d'importer une grande quantité de Thé Vert et Noir, désire appeler l'attention des Marchands, Hôteliers et des propriétaires de grands établissements en général sur la liste de leurs prix.

THÉ NOIR. CONGOU COMMUN, feuilles brisées, thé fort \$0.45. THÉ CONGOU, A SAVEUR DÉLICATE, nouvelle récolte, 0.55.

THÉ VERT. TWANKAY COMMUN, \$0.38. LE TWANKAY FIN, 0.55. JEUNE HYSON, 0.60.



ABSINTHE ROYALE ITALIENNE OU TONICO REALE! DEL DOTTOR F. P. VERRI, Professeur de Chimie à l'Université de PADOUE, ITALIE.

CETTE célèbre préparation pour laquelle un certificat de mérite a été accordé à l'Exposition Nationale de Torino, d'Italie, à celui qui le premier, l'a préparée, et par la faveur duquel M. GIANNELLI a obtenu la recette, ce qui lui a valu un diplôme à l'Exposition Provinciale du Canada tenue à Montréal en Septembre 1865—est sans contredit le tonique le plus salutaire et agréable qui ait jamais été présenté au public en Europe ou en Amérique.

Depuis 17 ans, elle est en Italie la boisson favorite de l'élite de la société, et est généralement servie dans le salon immédiatement avant le dîner, de préférence au Vermouth.

On a fait connaître aux principaux médecins de Montréal la nature des ingrédients qui entrent dans cette composition, et ils les ont complètement approuvés.

WHISKEY ECOSSAIS. WHISKEY de Stewart Paisley, en Quart de Pièces. A vendre par WILLIAM POSTON. Québec, 2 déc. 1867.

H. GAGNON, IMPORTATEUR, No 77, Rue St.-Joseph, vis-a-vis le Couvent. ST-ROCH, QUEBEC.

M. H. GAGNON informe respectueusement ses pratiques et le public en général qu'il a reçu un magnifique assortiment de

Marchandises de Printemps et d'Été. Il espère que le BON MARCHÉ et le choix de ses Marchandises continueront de lui mériter l'encouragement libéral qu'il a reçu jusqu'à présent.

LA VENTE SE CONTINUERA EN GROS ET EN DETAIL, Comme par le passé. Une visite est sollicitée à cet établissement déjà connu du public pour être bien servi.

H. GAGNON, No 77, Rue St.-Joseph, St.-Roch. Québec, 18 mai 1867. — 1a-3fs

NOUVELLE MANUFACTURE DE CHAPEAUX 94, Rue La Fabrique, Haute-Ville.

CHAPEAUX DE SATIN, MERINOS, PARAMATA, DE DRAP IMPERMEABLE. Les ordres reçus de la Ville ou de la Campagne seront remplis avec la plus grande exactitude et promptitude.

UNE VISITE DE MM. LES MARCHANDS EST SOLLICITEE. VENTE EN GROS ET EN DETAIL. MM. A. LAPOINTE & FILS, 94, rue La Fabrique, Haute-Ville. Québec, 13 mai 1867. 1a-3fs.

PHARMACIE DE NOTRE-DAME DE LEVIS.

Le soussigné remercie ses pratiques résidant à la Pointe-Lévis et dans les Paroisses environnantes et le public en général des mêmes endroits, de l'encouragement qu'il en a reçu jusqu'à ce jour, et il les informe qu'il continuera, comme par le passé, sa PHARMACIE à Notre-Dame de Lévis, mais sur une plus grande échelle, et aura constamment en main un assortiment complet de

ET AUTRES ARTICLES DE TOILETTE. Un Assortiment complet de tout ce qui est généralement vendu dans une Pharmacie. —AUSSI— Un Assortiment complet de Graines fraîches de Jardins, de Fleurs et de Champs, savoir:

Bettes-Raves rouges, Bettes-Raves blanches, Carottes rouges-sang, Carottes longues orange, Carotte hâtive, Carottes blanches, Carottes d'Altringham, Concombres Anglais, Concombres Canadiens, Cressons, Cressons frisés, Cornichons, Céleri blanc, Bled-d'Inde, Persil Anglais, Persil Canadien, Poireaux Anglais, Gros Panais, Raves longues rouges, Raves rondes rouges, Raves noires, Vegetable Marrow, Maigoline, Graines de Fleurs, Graines de Foin, Corfeil, Choux d'iver, Choux St.-Denis, Choux-Fleurs, Choux rouges, Choux frisés de Milan, Fèves jaunes, Fèves de Windsor, Fèves ramesuses, Laitue blanche pommée, Melons brodes, Pois de jardins, Navets jaunes d'Aboudeon, Navets jaunes de Suède, Navets blancs Globe, Navets blancs hâtifs, Gros Oignons rouges, Saugo, Sariette, Salisifs, Tabac, Tomates, Graines de Tréfle, rouge et blanc.

Tous ces articles sont de premier choix et à des prix qui diffèrent toute compétition. Le soussigné espère, par son assiduité et le prix modéré des marchandises qu'il offre en vente, mériter la continuation de l'encouragement des Médecins et du public de Lévis et des paroisses environnantes. Toutes prescriptions de Médecins et ordres de Médecins ou de Marchands envoyés à son établissement, seront remplis avec le plus grand soin possible et la plus prompte attention. Commissions — Aux mêmes prix de Québec et argent comptant. ALFRED GIROUX, Pharmacien, Grande Rue Saint-Laurent, Place du Marché, Passage, Notre-Dame de Lévis, Québec Sud. Québec, 18 mai 1867. — 1a-3fs